



# LA MORT DE PONTCALLEC



## ÉLÉGIE POPULAIRE EN DIALECTE VANNETAIS



A propos de notre étude sur la conspiration de Pontcallec, nous recevons d'un de nos amis, M. Cadic, vicaire à Auray, une version en dialecte vannetais de l'élégie composée sur la mort du marquis. Cette élégie est célèbre depuis que M. de la Villemarqué, membre de l'Institut, l'a publiée dans le *Barzaz-Breiz*. Nous croyons faire plaisir à plus d'un lecteur en reproduisant, avec sa traduction, la version recueillie sur plusieurs lèvres aux environs d'Auray et de Crach.

On reconnaîtra sans peine que c'est bien le même chant populaire, et peut-être sera-t-on curieux de comparer entre elles deux formes différentes dont ce chant a été revêtu, selon les dialectes et la tournure des esprits, après une longue traversée de deux siècles<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Où a été composé le chant primitif ? On ne saurait le dire au juste.

Il est permis cependant de croire qu'il a dû prendre naissance aux environs de Guémené ou de Plouay, à Lignol, à Berné peut-être, où Pontcallec était plus connu que partout ailleurs. De là il se sera promptement répandu dans toute la partie bretonnante de la Bretagne. Mais il n'a pu se répandre ainsi et surtout traverser un espace de près de deux siècles, pour venir jusqu'à nous, sans subir des altérations profondes. Aussi les nombreuses versions que l'on peut trouver de ce chant présentent-elles de notables différences. Toutefois, en ces différentes variantes, on ne tarde pas à voir que non seulement elles accusent toutes une origine commune, mais encore qu'elles se complètent les unes par les autres. On arrive ainsi sinon à reconstruire le texte primitif, du moins à donner un texte qui peut en approcher beaucoup. C'est en suivant cette méthode que M. de la Villemarqué a pu nous donner le beau chant de la *Mort de Pontcallec* qui se trouve dans le *Barzaz-Breiz*.

Le chant qu'on trouvera plus loin n'a pas été reconstitué autrement. Trois variantes ont surtout servi à le refaire. La plus complète de ces variantes a été trouvée dans les environs d'Auray, mais on assure qu'elle y a été apportée par des moissonneurs du pays de Guémené.

Il n'en pouvait être autrement. Comme toutes les poésies qui se transmettent seulement de bouche en bouche, le texte primitif devait subir des altérations. Plus d'une fois l'imagination du chanteur a été obligée de suppléer à sa mémoire défaillante. Mais le fond ne pouvait changer : il demeurait trop vivant dans le souvenir de la Bretagne. Protégé par l'indignation émue que chaque fois il éveillait dans les âmes, il a vécu jusqu'à nous sans rien perdre de ce que j'appellerais volontiers son âme. Aussi est-il une preuve historique qui confirme ce que nous avons raconté de l'arrestation et de la mort du marquis de Pontcallec.

Dans presque toutes les plaintes, le poète commence par annoncer le sujet. Notre version n'a garde d'y manquer : ainsi que dans le *Barzaz-Breiz*, les premiers distiques nous présentent à la fois le chant nouveau et les héros qu'il pleure. Séparé par le refrain, dont la violence éclate en accents brefs et répétés, ce début s'empare des cœurs par un double sentiment de colère et de pitié, que le contraste ravive encore et qui ne fera que croître.

Mais déjà il est facile d'apercevoir une différence d'allure entre la version que nous donnerons tout à l'heure et la leçon, pourquoi ne dirais-je pas classique ? publiée depuis longtemps. Cette leçon en trois mots a ciselé le portrait de Pontcallec, si beau, si gai, si plein de cœur : *ker koant, ker drant, ker kalonek*. La nôtre, moins vive et moins alerte, se rachète par une opposition qui me paraît plus dans le goût élégiaque. Si elle se reprend à deux fois pour nous montrer, dans le marquis, le meilleur homme qui fût au monde, ce n'est pas sans une vraie science du cœur humain qu'elle oppose à cette répétition d'abord le refrain, ensuite ce trait si pénétrant : « Et pourtant il a eu la tête tranchée. »

Hag alquent ma bet dibennet.

Elle ne manque pas d'habileté non plus, en faisant aussitôt l'apologie, courte et décisive, de celui que son dévouement patriotique seul a perdu. Ce trait est remplacé, au

*Barzaz-Breiz*, par une attaque directe aux bourgeois qui ne sont pas Bretons, « qui sont toujours cherchant à nuire à ceux qui n'ont ni biens ni rentes, à ceux qui n'ont que la peine de leurs deux bras, jour et nuit, pour nourrir leurs mères. »

A zo atao'kaz gwaska re  
 N'ho deuz na madou na leve,  
 Nemet poan ha diou vrec'h, noz-de,  
 Evit maga ho mammou d'he.

Cette haine du bourgeois est-elle bien du temps où les hommes du régent et les maltôtiers pressuraient les paysans et aussi la noblesse? Ne sentirait-elle point une époque plus rapprochée de la Révolution, qui les frappa bien davantage, au profit des bourgeois légistes ou financiers? Je ne sais. Une autre raison, toute de forme celle-là, me porterait presque à reculer plus loin la naissance de notre version : c'est qu'elle a, moins que l'autre, souci de la rime et qu'elle se contente plus volontiers de l'assonance. Cette réflexion jetée en passant, revenons au drame, car c'est un véritable drame qui va se dérouler. Les faits et les caractères s'y dessinent et se développent autour de la figure du héros, de manière qu'à la fin sa mort le garde à jamais vivant dans toutes les mémoires.

## II

Les dragons sont en campagne, depuis longtemps ; peine perdue. Le château de Pontcallec est cerné ; personne. Dans notre texte, on le verra, l'épique se complait à décrire la vaine attente des soldats devenus policiers ; elle n'en donne pas la raison. Le texte de M. de la Villemarqué, toujours plus rapide, se hâte au contraire de l'apporter : « Un paysan ne l'eût pas trahi, quand on lui eût offert cinq cents écus ! »

Eur c'houer n'her defe ket gret,  
 Pa vije roet d'ean pemp kant skoed.

Cette strophe méritait de n'être pas oubliée des chanteurs vannetais.

Voici le traître : un gueux de la ville, dit le *Barzaz-Breiz*. Alléché par les promesses du régent et de la Chambre royale, il s'est mis en quête, non de pain, mais du seigneur ; il l'a découvert, il vient le vendre, en vrai scélérat qu'il est. « Dites-moi, dragons, ne cherchez-vous pas le marquis ? »

Leret-hu d'i me, dragoned,  
O klask ar markiz em'oc'h bet ?

Et il le dépeint aussitôt : « Il est vêtu à la mode de la campagne ; surtout bleu orné de broderies ; — soubreveste bleue et pourpoint blanc, guêtres de cuir et braies de toile ; — petit chapeau de paille tissu de fils rouges ; sur ses épaules de longs cheveux noirs. »

Er c'hiz diwar' mez ma gwisket ;  
Glaz he vorled hag hen bordet ;

Glaz he jak, ha gwenn he jupenn,  
Bodrou ler ha bragou lien ;

Eunn tokik plouz neudennet-ru ;  
War he skoa, eur pennad bleo-du.

Qui ne reconnaîtrait un Bas-Breton de Cornouailles ? Le costume est d'accord avec le dialecte.

Le vannetais décrit aussi le traître ; il le fait non moins méchant, mais plus vil, un Judas au petit pied. A lire entre les mots, on soupçonne que son œil en coulisse examine, en les évitant, le regard brutal des soldats. Il est bien décidé à vendre, mais à bon escient. Aussi n'offre-t-il d'abord que ses services. Puis il s'avance encore un peu, car il connaît le déguisement du marquis, et nous le montre tel qu'un paysan de Plouay ou de Berné. C'est tout naturel, puisqu'il parle en dialecte de Vannes.

On le voit, à peine quelques nuances distinguent jusqu'à présent les deux versions. Deux différences sont à noter :

A Quimperlé, on n'a pas omis les pistolets d'Espagne à la ceinture de Pontcallec, ceinture de cuir, comme on la porte en ce pays-là :

Eur gouriz-ler ; diou bistolenn  
Hag hi a vro-Spagn, azaou denn.

Le poète savait donc ce que faisait l'Espagne en cette affaire, et l'envoi de quelques armes, en promettant mieux. Le gueux de la ville arrive, par une transition fort habile et fort simple, à son but, qui est de conclure un marché. « Ses habits sont de grosse étoffe, mais dessous il en a de dorés. — Si vous me voulez donner trois écus, je vous le ferai trouver. »

Gat-han dillad pillou-huan,  
Gad upan alaouret didan.  
Mar fell d'hoc'h-hu d'in tri skoet,  
Me a rei d'hoc'h-hu he gaouet.

Notre mendiant sera moins exigeant ; il ne demande qu'une petite pièce blanche, et timidement encore : c'est qu'il a surpris du dégoût dans les yeux des dragons. Il a raison. Les dragons n'offrent que des coups de sabre, et ils ont bien plus raison. En vendant le seigneur, le traître s'est vendu lui-même : gare à lui s'il ne s'exécute. Et il s'exécute lâchement ; le traître est surtout lâche. « Il est chez le recteur de Lignol, à table, dînant. » Et les dragons sautent en selle : eux-mêmes n'ont-ils pas maudit le traître, au fond du cœur ?

### III

Tout à l'heure la complainte de Cornouailles invitait le marquis à se cacher ; elle lui crie à présent : « Seigneur marquis, fuyez ! fuyez ! voici les dragons. » La transition, pour être répétée, n'en est pas moins bonne : peut-être y a-t-il plus d'habileté dans le texte vannetais ; il supprime

toute transition. Mais il reste loin, dans ce troisième acte, de la version connue.

Je ne connais rien de plus beau que les deux scènes dialoguées, où l'homme et le chrétien se révèlent admirables. Il faut citer presque tout. Les dragons paraissent, armures étincelantes sur l'habit rouge : « Fuyez donc, seigneur marquis ! »

« Je ne puis croire qu'un dragon ose porter la main sur moi ; — je ne puis croire que l'usage soit venu que les dragons portent la main sur les marquis ! » Il n'avait pas fini de parler que les dragons envahissent la salle. — Et lui de saisir ses pistolets : « Si quelqu'un approche, je tire. »

N'est-ce pas fier ? n'est-ce pas brave ?

« Le vieux recteur le voit ; il se jette aux genoux du marquis : — Au nom de Dieu, votre Sauveur, ne tirez pas, cher seigneur ! — Et à ce nom du Sauveur qui a souffert patiemment, à ce nom du Sauveur, ses larmes coulèrent malgré lui — sur sa poitrine, ses dents claquèrent, mais se redressant, il cria : Partons ! »

Me na gredann ked em c'halon  
 E krogfe enn on eunn dragon ;  
 Na gredann ket ve deut ar-c'hiz  
 Ma krog ann dragon er markiz .  
 Oa ked he gomz peur achuet  
 Tre barz ar zal ho deuz lammet.  
 Hag-hen da beg 'nn he bistolenn :  
 — Neb a dost ouz-in'n defo 'nn tenn !  
 Ar person koz dal' m'her gwelaz,  
 Dirag ar markiz 'nem strinkas :  
 Enn hano Doue, ho Salver,  
 Na dennet ket, ma otrou-ker !  
 Pa glevaz hano hor Salver,  
 En deuz gouzanvet gand dousder ;  
 Hano hor Salver pa glevaz.  
 Daoust d'he spered hen a oélaz.  
 Rez he galon strakaz he zent,  
 Ken a droc'haz, sonn : Deomp d'ann hent

Comme c'est humain, ce combat intérieur ! et comme cette victoire est chrétienne !

Cette scène manque au texte que nous publions. Pourquoi ? C'est une lacune de la tradition, car nous savons que ces détails sont historiques. La suite, on le remarquera, manque aussi de vigueur. Si le marquis montre de la fierté, ce n'est plus la même : il a une sorte de honte d'avoir été pris sous son déguisement. Même prisonnier, il lui en coûterait trop de paraître ainsi à la ville. Sa demande de revoir son château, d'y prendre sa bourse, son manteau de velours et son petit cheval de trot, est naïve ; mais elle prépare une réponse sinistre, qui déjà sonne le glas funèbre et trahit d'avance la volonté du régent. « Ton manoir, tu ne le verras plus... Laisse-là tes biens, tu n'en auras plus besoin. »

« On l'emmène : c'est pitié par tout le pays. On accourt pour le voir et le saluer : « Reviendrez-vous ? — Peut-être. »

Ici encore M. de la Villemarqué a enrichi le chant populaire d'une variante qui, à elle seule, vaut tout un poème. « Comme le marquis passait près de Berné, arrive une troupe d'enfants. — Bonjour, bonjour, Monsieur le marquis ; nous allons au bourg, au catéchisme. »

Pa ee ebiou parrez Berné  
Digouet eur trapad bugalé.

Mad d'oc'h, mad d'oc'h, otrou markiz ;  
Ni ia d'ar vorc'h, d'ar c'hatekiz.

« Adieu, mes bons petits enfants, je ne vous verrai plus de mes yeux. — Où donc allez-vous, seigneur ? Est-ce que vous ne reviendrez pas bientôt ? — Je n'en sais rien : Dieu seul le sait : pauvres petits, je suis en danger. — Il eût voulu les caresser, mais ses mains étaient enchaînées. — Dur eût été le cœur qui ne se fût pas ému ; les dragons pleurèrent ; — et cependant les gens de guerre ont des cœurs durs dans leurs poitrines. »

Kenavo, bugaligou vad ;  
N'ho kwello mui ma daou lagad.

— Da belec'h et eta, trouu ?  
Ha dont na reot souden endrou ?

— Me na ouzon ked, Doué'r goar :  
Bugale baour, me zo war var.

Ho Kerisa en defe gret,  
Pa neved he zaouarn ereet,

Kriz vije 'rgalon na ranne ;  
Re'n'n dragoned zo-ken a ree.

Potred a vrezel, koulskoude,  
Ho deuz kalonou kri enn he.

Le marquis se faisait-il sur son sort quelque illusion ? L'histoire nous a dit oui, à cause des promesses de M. de Mianne, son ami, devenu son geôlier. Le sentiment populaire a hésité, et nos deux textes s'accordent pour faire passer dans son âme un frisson. Certes, il aurait eu bien raison de craindre, surtout lorsqu'il parut devant ses juges. La version alréenne les appelle méchants et maudits ; l'autre les méprise, car Pontcallec fut jugé et « condamné, non par ses pairs, mais par des gens tombés de la queue des carosses. »

Kondaonet, naren gand tud par,  
Nemet tud koet doc'h lost a c'harr.

En prenant les choses à la lettre, l'histoire trouverait à redire ; mais si les juges ne furent pas les premiers venus, leur décision, dictée par le régent, qui les avait nommés contrairement aux libertés bretonnes, ne leur a-t-elle point mérité cette flétrissure ? Le marquis ne leur a pas jeté à la face ce mot sublime dont Talmont, un autre Pontcallec, cinglera le tribunal révolutionnaire : « J'ai fait mon devoir, faites votre métier ! » mais tout le monde conviendra que c'est le mot de la situation ; le peuple ne s'est point trompé en l'inventant.

## IV

S'il ne s'agissait que d'un drame, tout serait fini, puisque les juges firent leur métier. « La plaintive élégie » ne saurait arrêter si brusquement ses larmes. Elle est faite au contraire pour en verser sur les nobles infortunes : notre complainte remplit ce devoir jusqu'au bout, dans l'une et l'autre version.

La première, celle du *Barzaz-Breiz*, fait annoncer la triste nouvelle de la mort de Pontcallec, au bourg de Berné, le dimanche, à l'église, tandis que le recteur est en chaire. Au premier mot, le vieux recteur fond en larmes ; les fidèles, inquiets et oppressés, partagent sa tristesse avant d'en connaître la cause. Tous les cœurs sont émus lorsque le prêtre peut parler, et l'oraison funèbre du marquis les trouve prêts. Rien de plus saisissant que ce tableau ; rien de plus court, de plus complet, de plus vrai que l'oraison funèbre. Ecoutez :

« Je pleure, mes enfants, pour une chose qui va vous faire pleurer aussi ; — Il est mort, chers pauvres, celui qui vous nourrissait, qui vous vêtissait, qui vous soulageait ; — Il est mort celui qui vous aimait, gens de Berné, comme je vous aime ; — Il est mort celui qui aimait son pays, qui l'a aimé jusqu'à mourir pour lui. Il est mort, à vingt-deux ans, comme meurent les martyrs et les saints. »

Goela a rann, ma bugale,  
War pez a refac'h c'hui ive.

Maro, poerien, neb ho mage,  
Neb ho kwiske, neb ho harpe ;

Maro ann hini ho kare,  
Berneviz, kouls evel on-me ;

Maro neb e gare he vro,  
Hag her grez beteg ar maro.

Maro da zaou vloa war-n-ugent,  
Vel ar verzerien hag ar zent.

La version qu'on va lire ne s'achève point ainsi. Sans doute elle reste dans le même sentiment, mais le chanteur ne charge point une autre voix d'exciter la pitié de la reconnaissance et du patriotisme. Sa méthode, plus simple, ne paraîtra-t-elle plus conforme au caractère breton ? Il a entendu l'écho des murmures qui se sont élevés à Nantes, autour de l'échafaud, et il invite, d'un ton lent et plaintif, toute la Bretagne à pleurer sur le bon seigneur qu'elle a perdu : il s'adresse de préférence aux pauvres, non seulement parce que leur détresse ne sera plus secourue, mais parce que, je pense, en mendiant leur pain de paroisse en paroisse, ils porteront partout l'élégie immortelle et la malédiction sans fin : *Traitour, ha ! Malloz d'id !*

On a dit souvent que la voix du peuple est la voix Dieu ; de nos jours on a quelques raisons de ne plus le répéter. Mais nul ne contredira que ce chant populaire n'ait été la voix de la vérité : la Bretagne a exprimé ce qu'elle savait et ce qu'elle sentait. S'il y a eu des voix discordantes, animées par la passion ou le préjugé, toujours l'accent de cette poésie, soutenu par les affirmations de l'histoire, glorifiera Pontcalleg, ses amis et sa cause, en maudissant ceux qui les ont trahis, jugés, condamnés.

J. LE DIGABEL.

